Problématique :

Nous traiterons la question de la marginalité telle qu'elle apparaît chez Badî' al-Zamân al-Hamadhânî (358/969-398/1008). Celui-ci est considéré comme le créateur d'un nouveau genre littéraire appelé *maqâma* qui occupe une place particulière dans la littérature arabe de fiction. Il s'agit d'un court récit, comparable à ce que nous entendons aujourd'hui par la "nouvelle". L'œuvre d'al-Hamadhânî a servi de modèle à de nombreux émules dont le plus célèbre est sans conteste al-Harîrî (1054-1122). Mais le genre a continué à inspirer jusqu'à des auteurs très proches de nous comme Muhammad al-Muwaylihî (1868-1930)[1].

Ces *Maqâmât*, dont il ne nous reste qu'une cinquantaine de pièces, mettent en scène les aventures de Îsâ Ibn Hishâm, un marchand épris de belles paroles et Abû al-Fath al-Iskandarî, "un rustre à la parole d'or". Originaire de partout et de nulle part, ce dernier semble représenter tous les "déclassés" que pouvait rencontrer le voyageur qui parcourait l'immense empire musulman au 10e siècle.
Dans la plupart des *maqâmât,* al-Hamadhânî, met en scène une rencontre entre 'Îsâ et Abû al-Fath. Ce dernier se présente chaque fois sous un nouveau visage: mendiant, poète, philosophe, rhétoricien ou imam. Ces multiples métamorphoses rendent ce personnage véritablement insaisissable malgré le "dévoilement" qui se produit à la fin de chaque « épisode ». Les travestissements qu'Abû al-Fath met en oeuvre lui permettent de profiter de la crédulité de ses contemporains et d'obtenir de quoi subsister. Ces stratagèmes utilisés par l'auteur des *Maqâmât* sont-elles simplement un jeu littéraire ou visent-elles à rendre compte d'une réalité sociale complexe où le "marginal" sert de révélateur?

Marginal et marginalité : étymologie

Mais qu'est-ce que la marginalité à l'époque où l'auteur des *Maqâmât* situe les aventures d'Abû al-Fath al-Iskandarî? Qu'entendons-nous par cette réalité que l'on désigne en arabe, entre autres, par le terme « *hâmishiyya* » ?

La langue arabe classique utilise la racine *ha+mim+shin* pour désigner des actions très éloignées de celles que nous connaissons en arabe moderne. Nous nous contenterons de présenter deux d'entre elles qui nous paraissent intéressantes:

1. Cette racine donne d'abord le verbe transitif *hamasha (yahmushu) al-shay'a = djama'ahu* : rassembler des objets ;

[1] Écrivain de la fin du 19e siècle et auteur de *Hadîth 'Îsâ Ibn Hishâm*, Muwaylihî emprunte le nom de son narrateur à l'inventeur de la *maqâma.* Ce faisant, il met plutôt l'accent sur le « bourgeois » intégré dans la société plutôt que sur Abû al-Fath, le marginal qui constitue le sujet de notre propos.

2. Nous avons ensuite un verbe intransitif *hamasha (yahmishu) ar-radjulu =akthara al-kalâm fî ghayri sawâb* : parler beaucoup, à tort et à travers ; dire des choses déraisonnables et insensées ;
3. Quant à la marginalité au sens moderne du terme, on la retrouve dans le nom d'action *hâmish* qui désigne la marge d'un livre ou plutôt d'un écrit.

Nous retiendrons de cette analyse étymologique trois idées :

- celle de **rassembler ;**
- celle de **dire des choses insensées ;**
- enfin, celle permettant de désigner de **la marge d'un écrit** où notes et **commentaires peuvent être consignés.**

Laissons de côté, pour l'instant, ces résultats en vue d'une utilisation ultérieure et examinons d'autres pistes.

Le marginal se distingue du marginalisé en ce sens que le premier s'est mis, de son propre gré, par choix personnel, en marge des autres. Il s'est délibérément écarté de règles de vie, en bordure des normes et des valeurs dominantes admises par la communauté.

Cette attitude provoque deux attitudes contradictoires : la répulsion et l'attraction. Mais dans tous les cas, le marginal ne laisse pas indifférent. Il est en effet repoussant par ce qu'il a de choquant (notamment dans sa tenue vestimentaire ou sa conduite) et de provocant voire d'irrévérencieux (dans ses propos et sa vision du monde). Par ailleurs, il suscite la curiosité et attire par ses extravagances. Il fascine non seulement les « bourgeois » qui ont envie de « s'encanailler », mais même les représentants de l'ordre social et de ses valeurs. Pour ces derniers, il joue un rôle de révélateur qui indique le degré atteint par la fièvre sociale ou la contestation.

Revenons maintenant à al-Hamadhânî, à son œuvre maîtresse – *al-Maqâmât*- et au personnage qui nous intéresse : Abû al-Fath al-Iskandarî.

AL-HAMADHÂNÎ, créateur du genre *maqâma*

Abû al-Fadl Ahmad Ibn al-Husayn, devenu célèbre sous le nom d'al-Hamadhânî, est souvent aussi appelé *Badî'al-Zamân* « le prodige du siècle ». On ne sait pas si cette appellation flatteuse lui a été attribuée de son vivant, mais on la trouve chez son contemporain al-Tha'âlibî (961-1038).

Épistolier, poète et écrivain, il est surtout connu comme étant à l'origine du genre littéraire typiquement arabe appelé « *maqâma* ». Ce sont ces courts récits en prose rimée et rythmée, qui le rendirent célèbre et firent passer son nom à la postérité.

Né à à Hamadhân en 358/969, il se réclamait lui-même d'origine arabe. De famille modeste, mais de père certainement cultivé - étant donné la teneur littéraire les lettres que lui adressait son fils- al- Hamadhânî passe les premières années de sa vie dans sa ville natale. Il fait des études brillantes principalement sous la direction du philosophe Ibn al-Fâris[2] avec lequel il garda toute sa vie une relation de confiance. D'une précocité remarquable, il possède surtout une mémoire prodigieuse.

C'est un lettré doté d'une double culture qui, outre son excellente connaissance du persan, est aussi un virtuose dans le maniement de la langue arabe. Il est connu pour sa capacité à traduire impromptu en vers arabes les vers persans qu'on lui proposait et qui contenaient les idées les plus rares. Cependant, c'est en arabe qu'il composa des poèmes et des textes en prose qui suscitèrent l'admiration de ses contemporains.

En plus de ces dons, al-Hamadhânî possédait un physique agréable, un maintien élégant, un esprit plein de séduction et une verve dangereuse pour ses rivaux. Il disposait ainsi de toutes les qualités pour briller et s'imposer dans les cours de Perse.

Trop à l'étroit sans doute dans sa ville natale, le jeune prodige, va commencer très tôt une vie de voyageur en quête de savoir et de renommée. Il va d'abord s'installer à Rayy, capitale du sultanat bouyide où règne une vie intellectuelle à la mesure de ses ambitions. Al-Hamadhânî n'avait alors qu'un jeune homme de 22 ans, mais il est admis par le vizir Ibn 'Abbâd parmi les poètes, écrivains et beaux esprits qui fréquentaient sa cour. Malgré les avantages matériels que lui procurait cette situation, il abandonna bientôt ce foyer culturel pour se diriger alors vers Djurdjân au bord de la mer Caspienne.

On le retrouve ensuite à Nishapûr, capitale du Khurasân qui est alors un centre urbain prospère, l'un des plus opulents et des plus actifs de cette partie du monde musulman. Il y côtoie une population très diversifiée: riche bourgeoisie, prolétariat frondeur et des adeptes de la secte hérétique des Qarmates.

Al-Hamadhânî noue des relations avec quelques mécènes de Nichapur. Dès son arrivée, il entre en compétition avec un adversaire de taille : le célèbre Abû Bakr al-Khârizmî (323/ 914-383/993). Devenu le champion de quelques notables de Nishapur, fort indisposés contre al-Khârizmî, le jeune al-Hamadhânî finit par l'emporter sur son adversaire après une longue lutte. Selon al-Tha'âlibî, : « Il ne fut plus, alors, de ville au Khurasân, au Sistân et dans les pays du Ghazn où al-Hamadhânî n'entrât

[2] Auteur d'un précis de grammaire et d'un dictionnaire, Ahmad Ibn al-Fâris passa presque toute sa vie à Hamadhân avant d'être appelé à Rayy, comme précepteur du prince bouyide Fakhr ad-Dawla ; il mourut en 395/1004. Voir *EI,* II, (Ben Cheneb), p. 399.

000000000000000

et où, prince, émir, vizir et gouverneur ne fissent pleuvoir sur lui leurs dons »[3].

On connaît moins nettement les dernières périodes de sa vie. Mais il semble avoir quitté le Khurasân en 385/ 995 pour Zarandj, capitale du Sistân, auprès de l'émir Khalaf. Alla-t-il se fixer ensuite à Hérat où un riche mariage lui assura, semble t-il, une considération fort bien assise, fortune, et achat de terres ?
Nous ne savons plus rien sur les années qui suivirent son arrivée à Hérat. Il mourut jeune avant de dépasser la quarantaine en 398/1008. Al-Hamadhâni serait tombé en léthargie et aurait été enterré prématurément. Certaines traditions rapportent qu'il aurait repris ses sens dans la tombe mais, lorsqu'on serait venu à son secours, il était déjà trop tard.

Les « marginaux » dans la littérature arabe classique

La figure du « marginal » (brigand, fou, gueux ou parasite) est très présente dans les œuvres littéraires classiques. Al-Djâhiz a consacré à ces personnages de nombreux chapitres de son *Kitâb al-Bukhalâ'* (*Le Livre des Avares*)[4]. Mais c'est chez al-Nisâbûrî[5] et al-Isfahânî[6] que la galerie de ces « marginaux » - tant positifs que négatifs- est la plus complète.

Ces personnages représentent des figures « marginales » pour plusieurs raisons:

- Ils ne produisent pas, mais vivent de ce que les autres possèdent ou produisent.
- Ils contreviennent aux valeurs fondamentales de la société : ce sont des individus s'affirmant face à la communauté. Ils ne connaissent de lois que les leurs et rebelles à tous les pouvoirs, ils sont leurs propres maîtres.
- Ce sont des personnages passés maître dans l'art de tendre des pièges, organiser des guets-apens ou fréquenter des lieux insolites comme les cimetières pour la retraite et la méditation.

Ils se présentent sous différents visages :
Tufaylî : parasite, pique-assiette ;
Su'lûk : hors-la-loi, brigand ;

[3] Cf. Tha'âlibî, IV0000,0,,

, p. 69, *Anthol.*
[4] Cf. *Hadîth Khâlid B.Yazîd*, dans *K. al-Bukhalâ' , Dâr al-Ma'ârif*, Le Caire, 1958.
[5] Ibn Habîb al-Nisâbûrî (Abû al-Qasam al-Hasan), *'Uqalâ' al-madjânîn*, Dâr an-Nafâ'is, Beyrouth, 1987.
[6] Al-Isfahânî (Abû al-Faradj), *K. al-Aghânî*, vol. III, Dâr al-Kutub, Le Caire, 1963.

Mukaddi : mendiant ;
Ma<u>dj</u>nûn : fou.

Ces marginaux réunissent en eux des traits contradictoires. Ils sont à la fois une chose et son contraire : démuni à la parole d'or, voleur et généreux protecteur ou fou doué de sagesse :

- Le *<u>t</u>ufaylî* (parasite, pique-assiette) et le *mukaddî* (mendiant) sont des nécessiteux qui ne survivent que par les dons qu'on leur fait mais ce sont également des êtres doués possédant l'art de la parole qu'ils offrent à qui veut les écouter. Constamment dépourvus du strict nécessaire, ils sont à la fois la main qui réclame le don et la bouche qui offre poésie, anecdotes et autres paroles amusantes sans lesquelles la vie serait sans saveur. Ils apportent la preuve que si l'or donne la richesse matérielle à ceux qu'ils sollicitent, il ne procure pas nécessairement la joie de vivre et ne nourrit pas l'imagination. Si les biens matériels assurent la nourriture du corps, c'est la parole qui nourrit l'esprit.
- Le *<u>s</u>u'lûk* (hors-la-loi, brigand) est celui qui enfreint la loi de la propriété en prenant par la force ce dont il a besoin chez ceux qui possèdent des biens. Mais le vol n'a pas un but égoïste, le *<u>s</u>u'lûk* ne garde pas pour lui seul ce dont il s'accapare. Ces voleurs ont des gestes chevaleresques et partagent leurs butins avec les plus démunis qu'ils protègent et nourrissent. Ils offrent une communauté à ceux que le groupe social a rejetés.
- Enfin le *ma<u>dj</u>nûn* (fou) est celui dont le comportement, l'habillement et le renoncement aux valeurs matérielles lui donnent l'apparence d'être déraisonnable. Cependant ceux qui prennent la peine de l'écouter découvrent en lui une grande sagesse. Gueux en apparence, mais sage en son essence, il donne à la vie le sens que ne peut procurer aucun trésor. Il possède la fonction d'intercesseur auprès de Dieu et peut révéler au souverain la vérité que les autres craignent de dire.

La *maqâma* est née dans un monde troublé, de décadence politique.[7] Au 10e siècle, les souverains abbasides perdent le pouvoir au profit des chefs de la milice turque. On assiste à la désagrégation du califat de Bagdad :

- Des principautés proclament leur indépendance en Égypte, Syrie et Perse ;
- Une décentralisation de l'activité culturelle se produit dans le Proche et Moyen-Orient
- On assiste à un pullulement des salons et cénacles.

Ce morcellement de l'Empire se reflète dans la multiplicité des lieux où se situent les aventures rapportées par un narrateur nommé 'Isâ Ibn His<u>h</u>âm. Ses histoires, totalement indépendantes les unes des autres ont

[7] Pour le contexte socio-politique dans lequel est apparue la *maqâma*, voir "*AL-HAMADANI, Choix de Maqamat* trad. Regis Blachère et Pierre Masnou, Klincksieck, Paris, 1957.

cependant un élément unificateur : la langue arabe dont le narrateur recherche les perles cachées. Et c'est Abû al-Fath al-Iskandarî, qui va délivrer au riche marchand épris de la beauté les joyaux de ce trésor qu'est la langue. Mais comment se présente ce personnage dans les *maqâmât* d'al-Hamadhânî ?

Abû-al-Fath, un anti-héros, de partout et de nulle part

Comme son nom l'indique Abû-al-Fath al-Iskandarî serait originaire d'Alexandrie, comme il proclame à maintes reprises.
« Alexandrie m'hébergerait, s'il me fallait séjourner en un seul lieu, déclare t-il dans la *maqâma al-Djâhiziyya* avant d'ajouter cependant :

Mais ma nuit, je la passe dans le Najd,
et le lendemain, on me voit dans le Hidjâz»[8].

Dans la *maqâma al-'ilmiyya*, il confirme son choix :

« Si je me décidais à vivre dans ma maison,
je séjournerai à Alexandrie
Mais je passe ma nuit dans les contrées supérieures
Et le jour qui se lève me retrouve en Irak »[9].

Mais de quelle Alexandrie s'agit-il ? Car les cités portant ce nom sont nombreuses. Est-ce l'Alexandrie égyptienne, la plus connue de toutes celles qui sont liées à la figure du conquérant macédonien? De l'Alexandrie afghane, l'actuelle Kandahar ? L'Alexandrie de Margiane, l'actuelle Mary au Turkménistan ? De celle qui se trouve en Perse ? En Turquie ? Nous n'en saurons rien car le personnage est maître dans l'art de brouiller les pistes.

Insaisissable, Abû al-Fath l'est également en ce qui concerne son ethnie. Dans la *maqâma* ***al-balkhiyya,*** découvert en flagrant délit de mensonge alors qu'il essayait de dissimuler encore une fois son identité, il justifie ses métamorphoses en ces termes :

"Dieu compte au nombre de ses serviteurs
Des hommes dont le lot est changeant
Et fait de contrastes.

À la fin d'une journée, ils peuvent s'endormir
Arabes entre les Arabes, fleur de leur race,
Et au matin se réveiller nabatéens."

Ainsi, l'une des valeurs fondamentales sur laquelle repose la société tribale arabe se trouve piétinée. L'attachement à une tribu ou un clan, le *nasab* sans lequel l'individu n'a pas d'existence est nié au nom de nécessités matérielles :

"Je choisis pour ancêtres

[8] Badi' al-Zamân al-Hamadhânî, trad. R. Khawam, *Phébus,* Paris 1997, p. 82
[9] Id. p. 201.

ceux qui conviennent le mieux
aux circonstances.

Mon arbre généalogique, le tient dans sa main
Dame Occasion : il se négocie
Au plus offrant sur le marché.

Le soir, rien ne m'interdit d'être
Etranger, et le lendemain matin
Un arabe de pure souche.[10]

À L'incertitude sur ses origines, s'ajoute celle du but de ses voyages :

"Je suis le voyageur impénitent
Qui va de pays en pays,
L'homme qui transperce l'horizon.

Je suis la toupie et je tourne
Au long du temps qui suit son cours ;
Je suis le grand traceur de routes.

Ainsi le premier trait qui caractérise ce personnage c'est d'être de partout et de nulle part. Éternel vagabond, en éternelle errance, il parcourt, sans illusions, un vaste empire où c'est le changement qui domine et où rien n'est durable. Conscient du mouvement incessant des jours et des nuits qui se succèdent sans fin, il se proclame à plusieurs reprises adepte d'une philosophie de l'impermanence :

Je vois trop les jours se suivre et ne pas se ressembler
Pour appréhender leur nature exacte et les décrire.

Tantôt je suis leur victime et ils s'acharnent,
Tantôt je me trouve être leur bourreau avéré."[11]

Face à l'incertitude du lendemain et la tyrannie du destin, Abû al-Fat<u>h</u> al-Iskandarî choisit la ruse et le mensonge pour survivre. Comme les jours et les nuits qui se suivent sans jamais être semblables, tout en donnant l'impression que rien ne change, Abû al-Fath revêt dans chaque récit un nouveau masque. Insaisissable quant à son origine, il se présente chaque fois sous un nouveau visage : derviche, mendiant, imam, séducteur, jeune homme raffiné ou sermonnaire inspiré.
Déguisé en aveugle Abû l-Fat<u>h</u> attendrit 'Îsâ qui lui donne une pièce d'or. Il réussit à en obtenir d'autres des badauds et une fois reconnu, il réplique :

"Je suis le Père-la-Tunique-aux-couleurs-changeantes ;
quoi d'étonnant si l'on me prend ici ou là pour un autre?

J'élis la manière la plus vile
De gagner ma subsistance :

[10] *Id., Al-Qazwîniyya,* p. 92.
[11] *Id., Al-Azâ<u>dh</u>iyya*, p. 27.

Le siècle où tu vis ne l'est-il pas aussi ?[12]

Al-Hamadhânî réussit ainsi l'exploit de faire jouer à un seul personnage tous les rôles nécessaires pour que chaque *maqâma* apparaisse dans toute sa singularité. L'esprit du lecteur comme le regard de 'Îsâ Ibn Hishâm sont ainsi trompés par ce jeu kaléidoscopique où « le même est toujours différent ». Mais ne faut-il pas plutôt voir dans ce stratagème narratif le moyen de donner à voir la détresse et la mise à l'écart de tous les déclassés à travers un seul personnage ?

Reste :
Panoplie des ruses

[12] *Id., Al-Makfûfiyya,* p.83.